

La Révolte

*Le bonheur est la seule chose
qui se double si on le partage.
(Albert Schweitzer)*

Jissey

Claire est inquiète. Elle regarde autour d'elle, sans doute pour rechercher un visage connu. Derrière nous, un type avec un haut-parleur scande des phrases dont je n'arrive pas à comprendre le sens, sauf : *Sois jeune et tais-toi.*

- Il n'y a personne de ma section, finit-elle par dire, désolée.

Les pancartes sont placées en tête. Il y en a une dizaine. Je n'ai pu en lire que deux. Devant, on entend les slogans fuser, répétés par les groupes derrière nous.

Nous sommes sur le boulevard Saint-Michel et tournons à gauche sur le boulevard Saint-Germain. La circulation est coupée mais quelques voitures cherchent à franchir le cortège. Gentiment, je vois les étudiants s'écarter pour les laisser passer. Ça, je ne m'y attendais pas.

Il en arrive de partout. Nous sommes certainement un millier à défiler et à défier la police. Pour le moment, elle est invisible.

Près de nous, un couple plus âgé, sans doute des profs. Leur présence me paraît insolite. Lui, porte un bonnet de ski et un anorak vert tandis qu'elle a laissé ses cheveux châtons longs au vent qui retombent sur un poncho à carreaux rouges et noirs ressemblant à ceux que portent les femmes des Andes en Amérique du Sud. Ils marchent à notre hauteur. Claire les remarque.

Soudain, devant nous, dans la pénombre du crépuscule, un mur sombre s'avance depuis la rue du Four.

- LES CRS, crient à l'unisson les rangs de devant.
- CRS avec nous, scande un groupe
- CRS SS, CRS SS, entonne plusieurs étudiants.

Les policiers sont immobiles dans leurs grandes capes noires. Il me font penser à l'invincible Zorro. Je vois les casques et les matraques, même avec le peu de lumière. Les réverbères se sont allumés apportant une image fantasmagorique de la scène. Les Tuniques Bleues contre les Indiens. Claire me serre fortement la main. Je crois qu'elle a peur.

Soudain, ils se lèvent et attaquent. C'est la curée ! Des hurlements traversent la rue lorsque les deux groupes se télescopent violemment. Les matraques frappent à tour de bras, et sous les cris, nous quittons le défilé en courant, comme tous les autres d'ailleurs. Nos voisins de marche, le bonnet des Andes et le poncho nous disent de courir vite. Ça, on l'a

compris !

- Vite, vite, fuyons à droite rue de Buci !

Nous partons tête baissée pour éviter les projectiles. Il y a des explosions. J'entends quelqu'un crier derrière nous :

- DES GRENADES LACRYMOGÈNES !

La femme au poncho et l'homme au bonnet nous suivent. Après cent mètres de course, nous nous retrouvons complètement isolés de la manif. Je vois le prof au bonnet s'approcher d'une DS noire stationnée le long du trottoir et taper sur le pavillon.

Un homme en descend. Chemise blanche aux manches remontées, pantalon sombre.

- Toi ! Dégager, me dit-il, dans un mauvais anglais !

Je reçois un violent coup de poing entre les côtes qui me coupe le souffle et me propulse contre le mur. Je m'étale sur le trottoir. Je ne comprends rien à ce qui se passe. J'essaie de me relever mais je ne peux pas. L'homme à l'anorak m'immobilise avec son genou. J'ai la sensation de vivre un cauchemar. J'entends Claire crier. L'homme me lance un coup de poing dans la mâchoire qui m'estourbit. J'ai du sang plein la bouche.

J'entends la voiture démarrer en crissant les pneus, dans un hurlement de moteur. Des bruits de course !

Que s'est-il passé ? Claire n'est plus là, ni la DS. Quant au couple de faux profs, je les aperçois courir au loin. Je hurle :

- ILS ONT ENLEVE MA COPINE !

Je n'arrive pas à respirer normalement. Je tousse, je crache pour retrouver mon rythme cardiaque.

Deux jeunes étudiants viennent m'aider.

- Tu as été agressé ?

- ILS ONT ENLEVE MA COPINE !

Il y en a un qui me tend un mouchoir pour m'essuyer. Je ne pense qu'à répéter cette phrase. Heureusement, ce sont deux mecs sympa. Je ne sais plus ce que je fais là.

- Il faut avertir la police. C'est sérieux un enlèvement !

Voir les flics avec ce qui se passe ici !

- On va t'accompagner.

La porte du commissariat du 6ème est verrouillée. Évidemment ! On ne paraît pas hostile, surtout moi, avec le mouchoir trempé de sang. Je peux aller me laver la figure dans les toilettes. J'ai simplement la lèvre coupée. Puis, un flic prend ma déposition. Je suis obligé de décliner, en plus de mon nom et mon adresse, ceux de mes parents.

Au bout d'une heure, tout est terminé. Nous nous retrouvons dehors. Au loin, on entend des cris, des sirènes de police, des

coups de sifflets.

- Il faut éviter le boulevard Saint-Germain, me dit l'un d'eux.

Je les remercie. Ils rejoignent la Seine. Je vais faire la même chose. D'abord, je vais aller jusqu'au studio de Claire. Sans doute s'est-elle réfugiée là-bas ? Mais je suis obligé de rebrousser chemin : le quartier de Saint Germain des Prés est en ébullition. Impossible de me rendre chez elle sans tomber sur les CRS. Je vois brûler une camionnette. Un véhicule de pompiers est coincé par des voitures mises en travers de la rue.

C'est la guerre !

Je traverse le Pont des Arts. Notre pont ! Celui que nous avons franchi ensemble, en se serrant l'un contre l'autre. Il est devenu le Pont des Amours ! Et maintenant, le Pont des Adieux ! Je regarde Notre-Dame, les deux flèches illuminées par les projecteurs. Avant hier, nous étions passés ici et elle s'était arrêtée devant la beauté de cette église millénaire. Elle a dit « On dirait un vaisseau fantôme ». Et tout à coup, j'éclate en sanglots. C'en est trop. Je viens de perdre la fille dont la seule présence avait transformé ma vie.

Je m'entends crier à la Seine :

- Ou es-tu Claire ? Notre-Dame, tu ne peux pas me faire ça. Ce n'est pas juste !

J'arrive chez Jean-Pierre. Demain, je retourne au studio.

Putain de vie !

* * * *

A huit heures, je suis devant son immeuble. Tout le long du parcours, je rencontre les mêmes commerçants que la veille. Mais, je trouve qu'aujourd'hui, ils semblent différents, fatigués, malheureux. Comme eux, je n'ai pas envie d'être heureux.

Je me demandais comment j'allais entrer. Sans doute, elle sera là pour m'ouvrir. Tout simplement. J'appuierai sur le bouton de la sonnette et sa petite tête apparaîtra à la fenêtre du deuxième étage : « Ah, c'est mon Jissey ! »

Je pense à l'impossible. Sans doute ! Sans doute !

Je n'ai pratiquement pas dormi cette nuit. Je voyais son visage flotter autour de moi. Elle appelait à l'aide.

Dans la rue, c'est un véritable cataclysme. Des voitures ont brûlé. Des poubelles se consomment encore, répandant dans la rue une odeur de plastique carbonisé. Des débris de toutes sortes jonchent la chaussée.

L'entrée de l'immeuble est grande ouverte. Étrange pour des gens soucieux de leur sécurité ! Je ne vais pas sonner. Je

monte les deux étages directement. Je m'arrête sur le palier, surpris. La porte de l'appartement de Claire est entrouverte. Elle est là. Elle m'attend. J'entre :

- CLAIRE, CLAIRE !

Aucune réponse. Étant donné la petitesse du studio, je sais qu'elle m'aurait répondu. Je comprends pourquoi j'ai pu entrer facilement : l'ouverture a été forcée. Des traces d'éclatements de bois apparaissent à la hauteur du verrou. Claire l'a bien fermé hier, je suis certain.

Je pénètre avec précaution. Comme dans un sanctuaire. J'ai un profond respect pour cet endroit. Je devais vivre ici avec elle, manger avec elle, dormir avec elle. Cette séparation me procure une douleur dans l'estomac que je n'arrive pas à maîtriser. C'est notre cocon où l'amour allait s'épanouir.

Mais, c'est le contraire qui m'attend.

Un véritable capharnaüm !

Des tiroirs ont été jetés sur le plancher, les affaires de Claire sont parsemés au milieu du lit, les cadres des photos qu'elle gardait précieusement ont été cassés et les clichés retirés, les draps ont été projetés au milieu de la salle de bains. Je m'avance en enjambant délicatement tout ce qui est à terre. Ma valise a fait aussi l'objet d'une fouille. Mes vêtements sont mélangés avec ceux de Claire. Autour de ma taille, j'ai toujours mon sac-banane. Merci Claire d'avoir eu cette idée ! Et son sac à dos beige, son petit sac dont elle ne sépare jamais. Il n'est pas dans ce foutoir.

Ce sont sans doute les types de l'enlèvement qui cherchaient quelque chose ? Ou un cambrioleur qui aurait profité de la manif pour visiter les appartements ? Pourtant, elle ne m'a jamais parlé de quoi que ce soit d'étrange ou d'inhabituel dans sa vie.

Je m'assieds sur le lit. Une intense émotion m'envahit. Je ne vais quand même pas me remettre à chialer !

C'est trop pour un homme seul, sans elle. Elle m'apporte le rire, l'humour, l'angoisse aussi, que je perçois parfois dans son regard ; mais il y a entre nous une complicité et de la tendresse que je n'ai jamais éprouvée pour quelqu'un. Je l'imagine se déplacer dans la pièce.

A moins qu'elle entre maintenant, silencieusement, le sourire aux lèvres, satisfaite d'avoir fait une mauvaise blague.

Son parfum de chèvrefeuille embaume encore l'atmosphère.

Claire est une vraie femme de vingt ans, en pleine jeunesse. Elle est faite pour moi et moi pour elle. Nous nous complétons tous les deux comme le yin et le yang. Pourquoi avoir gâché cet

amour naissant, cet amour qui vient de jaillir des ténèbres pour réunir deux êtres qui allaient devenir inséparables ?

A travers les larmes que je ne peux pas retenir, je vois mes vêtements. J'essaie de les séparer de ceux de Claire. Je remets les miens dans ma valise. Vais-je la laisser ici, au cas où elle reviendrait. Mais mon instinct me dit que je n'ai pas le droit de penser comme ça. Je vais devoir quitter ce nid d'amour, devenu aujourd'hui un lieu maudit.

Que vais-je faire à Paris sans elle ? Rien. Je vais rentrer à Caen, chez mes parents et oublier cette semaine qui a été pour moi, la plus belle de ma vie.

* * * *

Avant de quitter la capitale, je reviens plusieurs jours de suite dans ce studio, pas pour me lamenter, mais au cas où Claire réapparaîtrait. On ne sait jamais !

J'ai rapporté ma valise chez Jean-Pierre qui continue à m'héberger. C'est ça un copain ! Nicole et lui sont désolés pour moi. Mais ils sont surtout surpris que je sois tant attaché à elle.

La vie n'a plus de sens !

Au début de mes visites dans ce lieu sacré, j'ai eu de la difficulté à m'occuper des affaires de Claire. Mais les voir souillées de cette façon, m'a horriblement gêné. J'ai commencé par les plier et les ranger dans l'armoire, là où elle les avait mises lors de mon arrivée « pour te faire une petite place. » J'ai décapé la salle de bains. Jeté à la poubelle les tubes écrasés et les pots maltraités. J'ai même réparé le chambranle de la porte d'entrée avec un mastic à bois acheté à Monoprix. Seul, un œil exercé aurait pu remarquer le maquillage. J'ai utilisé la serpillière, rangée sous l'évier, pour nettoyer l'appartement. J'ai terminé la bouteille de Chiroubles. La vaisselle est faite. Tout est propre. Je m'en vais sans regarder derrière moi.

* * * *